

Quel avenir pour Dieu ?

par Franz DÄHLER s.j.,* Kriens

«La religion et Dieu ont-ils un avenir ?» La question a fait l'objet d'un symposium, organisé à Yogyakarta (Indonésie) en avril 2002. Des musulmans et des chrétiens se sont rencontrés au collège jésuite Ignatius pour y apporter une réponse constructive, axée sur une compréhension humaniste et sociale des religions et une nécessaire collaboration interreligieuse. L'auteur de cet article montre comment l'islam, contrairement à son aile fondamentaliste la plus visible, est traversé par des courants interprétatifs ouverts, aux assises intellectuelles certaines et parfois instituées.

Que le symposium ait eu lieu à Yogyakarta n'est pas fortuit. Centre de la culture javanaise, la ville abrite une majorité de musulmans, une bonne minorité de protestants et de catholiques, des bouddhistes et des confucianistes. Depuis 1998, elle est le théâtre de fortes tensions entre musulmans et chrétiens. Sur la route qui conduit au volcan Merapi se trouve le quartier général du Laskar Jihad (Troupes de la guerre sainte) qui a ravagé des églises et attaqué des villages chrétiens dans l'archipel d'Ambon et de Sulawesi. De leur côté, les chrétiens ont détruit des mosquées et poussé à l'exil des dizaines de milliers de musulmans.

Le Laskar Jihad - que l'on prétend dissout suite aux attentats de Bali - ne représente que la partie visible d'un durcissement croissant de l'islam indonésien. Il faut citer encore le Front Pembela Islam (Front de défense islamique), le KISDI (Comité pour la solidarité du monde islamique), le Jemaah Islamiyah, dont le chef Abubakar Baasyir a été arrêté entre temps, et le Jami'at Tabligh : tous veulent instaurer la loi islamique (charia). En outre, certains partis défendent l'idée d'un Etat islamique, en particulier le

Parti du développement uni (PPP), auquel appartient le vice-président Hamzah Haz, et le Parti de la justice. Parmi les fondamentalistes, il faut encore mentionner le Conseil des intellectuels musulmans (MUI) qui, à Noël 1997, avait lancé la «fatwa Natal», c'est-à-dire l'interdiction d'adresser des vœux aux chrétiens.

La présidente Megawati Sukarnoputri s'oppose à un Etat islamique, mais contrairement à son père, l'ex-président Sukarno (1945-1966), jusqu'aux attentats de Bali, elle n'a rien entrepris contre les combattants musulmans.

Parlant du futur, le document de base du symposium, *L'histoire de Dieu* de Karen Armstrong,¹ présente un sombre tableau. L'auteur évoque le néo-fondamentalisme du christianisme, qui se démarque avec vigueur des autres religions. C'est ainsi que, pour l'Anglais Colin Urquhart, juifs et musulmans sont des suppôts de l'enfer et les religions orientales sont inspirées

* L'auteur a travaillé en Indonésie comme enseignant et aumônier d'étudiants. Il y est encore engagé comme journaliste particulièrement intéressé par les relations entre chrétiens et musulmans.

par le démon. Des affirmations semblables se retrouvent dans le judaïsme et l'islam. « Cette manière agressive de vouloir toujours avoir raison est une tentation constante des religions monothéistes. Elles renient ainsi une vérité fondamentale, la compassion et la miséricorde. »

La perte de sens et la violence poussent de nombreuses personnes au désespoir. « Aux Etats-Unis, le 90 % de la population croit en Dieu, et pourtant la prédominance du fondamentalisme, d'une mentalité de fin du monde et d'une spontanéité religieuse charismatique n'inspire aucune confiance. »

Une conscience sociale

Les conférences du symposium contrastent avec ce sombre paysage. J'en retiens trois : celles de Budhy Munawar-Rahman, responsable des Etudes islamiques à l'Université de Paramadina (Jakarta), d'Amin Abdullah, professeur à la Faculté musulmane IAIN (Yogyakarta), et du jésuite Franz Magnis-Suseno, professeur à la Faculté de philosophie STF Jakarta.²

Contrairement à Sigmund Freud, Budhy Munawar voit dans la religion un besoin d'épanouissement, de vérité, d'amour fraternel. Pour les mystiques, Allah est l'amour et la justice. Une foi adulte se réalise donc dans l'engagement social et la fidélité à sa propre conscience. Une nouvelle compréhension de la religion devrait mettre l'accent sur l'humanité. D'où la nécessité de transformer l'environnement social.

Le goût de nombreux musulmans pour la modernisation des sciences et de la technologie ne suffit pas. « L'esprit du monde moderne trouve son accomplissement dans le système capitaliste, qui réduit l'homme à un objet de science, un matériau, à tel point que partout les espaces de pauvreté s'élargissent à mesure que s'enrichit une petite élite économique. C'est pourquoi, la nouvelle religiosité critiquera cette déshumani-

sation et s'engagera en faveur de ceux qui en sont les victimes, les opprimés et les marginaux. »

La théologie doit se pencher sur la logique capitaliste. Il faut d'abord éveiller une conscience sociale critique et tenir compte des imbrications de toutes choses. Dans son livre *Un Islam pluraliste*, le jeune et dynamique auteur s'interroge sur les causes de la crise générale : « Le monde occidental commence à découvrir que la crise générale ne procède pas seulement de causes matérielles mais de la manière dont il conçoit la nature. S'il saisit tout sous l'angle partiel d'une existence matérielle, il se prive de l'intuition et de la connaissance directe de soi-même. » Aussi est-il indispensable d'approfondir la religion, mais pas comme s'il n'y en avait qu'une seule vraie. Chacune a son sens de l'absolu, que les écrits sacrés appellent *sagesse*, *jnana* (hindouisme), *al-hikmah* (soufisme). Dieu veut la pluralité des religions. Chaque personne recèle une part d'absolu, quelque chose de divin.

Abdullah Amin se montre critique face à la dogmatique musulmane traditionnelle qui ne reconnaît pas dans la décision de la conscience ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. Il faut donc soumettre à examen la religiosité : elle devrait coïncider avec le développement social du « village global ». Mais est-il possible qu'une praxis sociale supplante le *scripturalisme*, l'interprétation littérale du Coran ?

Abdullah répond que la dogmatique doit s'ouvrir aux autres sciences, qu'il importe de développer la conscience historique de l'islam encore moribonde, en d'autres termes, de tenir compte de l'évolution du temps et des cultures. Jusqu'ici l'enseignement de la foi a été déductif ; il partait de propositions de foi qu'il ne fallait pas remettre en question et desquelles on déduisait toutes les conséquences pour la vie pratique. Par contre, la méthode inductive part d'une expérience pour en

tirer les conséquences. Le Coran lui-même pense de manière inductive. Abdullah introduit une troisième méthode, qu'il appelle *abductive*. Elle s'efforce de découvrir plutôt que de justifier ce qui est ancien ; elle travaille sur des hypothèses et vérifie les concepts utilisés jusque-là.

Lorsque les textes des écrits sacrés sont concis, il ne faut pas leur faire violence mais plutôt tenir compte de leur intention, de leur esprit. Ce qui suppose une collaboration entre les diverses religions. Plutôt que de revendiquer la vérité, mieux vaut s'attacher à renforcer les qualités d'humanité, la dignité de la personne. Le dialogue interreligieux doit mettre l'accent sur la compréhension mutuelle et l'échange d'expériences. Le réalisme veut que l'on soit conscient du caractère multicolore du sentiment religieux, sans tomber dans l'erreur et l'aveuglement. La collaboration entre les religions exige le respect des diverses couleurs, de leur existence et de leur autonomie. De là peut naître l'espérance.

Une religion humaniste

Dans le même sens qu'Armstrong et en référence à l'herméneutique des écrits sacrés, Franz Magnis-Suseno pose la question : « Quelle intuition de Dieu a l'homme d'aujourd'hui ? » Au regard de son expérience, l'homme moderne ne peut plus accepter certaines interprétations des textes sacrés. Magnis se réfère plus particulièrement à celle évoquée par Armstrong, qui voudrait que Dieu jette en enfer les méchants. Si une personne bonne ne peut pas envisager de torturer son adversaire, à plus forte raison Dieu non plus : on ne saurait attribuer à Dieu des traits indignes des hommes, comme le désir de vengeance, l'étroitesse d'esprit, la cruauté.

Franz Magnis conclut que la religion du XXI^e siècle doit être sans restriction humaniste et humaine. Il rejette l'opposition, fré-

quente dans les milieux ecclésiastiques, entre un humanisme religieux et un humanisme séculier, même si elle peut s'expliquer historiquement par l'agressivité que certains groupes humanistes ont témoigné envers les Eglises aux XIX^e et XX^e siècles.

Selon Magnis, tout homme doit être reconnu comme une personne, indépendamment de ses qualités, de ses prestations, de ses origines, de son appartenance ethnique ou religieuse. « La cruauté est le pire que l'on puisse faire à un homme. En aucun cas elle ne se justifie. L'humanisme qui crée une solidarité entre les hommes, plus précisément avec les pauvres et les faibles, exclut toute cruauté, toute impudence qui prétendrait s'abriter derrière une religion ou une idéologie. Il refuse tout désir de vengeance collective. Il est le critère qui permet de vérifier l'authenticité d'une religion. La solidarité avec tout homme est le cœur de la religion. On ne peut considérer l'homme que dans sa dimension profonde, dans sa foi en un Dieu qui l'a appelé à aller de l'avant dans la vie avec lui. »

Face au durcissement de l'islam et de certaines communautés chrétiennes, à Ambon surtout, faut-il considérer ces trois contributions comme des voix isolées ? Ce serait méconnaître le monde très diversifié de l'islam. Le rapprochement des plus grandes organisations islamiques indonésiennes, la Nahdlatul Ulama (NU) et la Muhammadiyah, autrefois souvent en guerre, est de bon augure. Leurs chefs acceptent le pluralisme religieux et écartent l'idée d'un Etat islamique.

Le qualificatif « libéral », autrefois mal vu en Indonésie, est interprété aujourd'hui dans un sens positif par d'importantes personnalités musulmanes. Il signifie ouverture face aux autres religions, mentalité démocratique et interprétation plus libre du Coran. C'est ce qu'écrit Abd À'la dans le quotidien *Kompas* à propos de l'islam libéral à l'époque du post-fondamentalisme. Il préconise

une interprétation historique du Coran. Pour lui, il ne faut pas absolutiser la religion d'une époque déterminée, par exemple celle de la rédaction du Coran, mais toujours *reconstruire*. On ne peut identifier la religion avec un pouvoir ou une époque, comme on l'a fait sous le gouvernement du président Suharto (1966-1998).

Une opinion que partagent Muhamad Ali, professeur à l'IAIN de Jakarta, et l'anthropologue Moeslim Abdurrahman. D'après ce dernier, le Coran n'est pas la seule source de vérité. Il existe des écrits hors de l'islam, comme la Bible et la Bhagavatgita de l'hindouisme. Finalement, Dieu parle aussi à travers la conscience et la sagesse des cultures locales.

Les Universités musulmanes Paramadina IAIN à Jakarta et Yogyakarta sont en fait les centres de l'islam libéral. Le recteur de l'Université Paramadina, fondée en 1998, Nurcholish Madjid - le théologien musulman d'Indonésie le plus respecté -, souligne l'universalité de l'islam et se montre critique face à son *arabisation*. Invité à donner des cours dans ces trois universités, j'y ai perçu une ambiance très ouverte et beaucoup d'intérêt pour apprendre, au point que je me suis senti parfaitement à l'aise.

Des partenaires

Zuly Qodir, membre du forum interreligieux Interfidei à Yogyakarta, a énuméré au symposium toute une série d'institutions qui se consacrent à la connaissance interreligieuse. Les universités qui offrent des cours dans ce sens sont de plus en plus nombreuses : par exemple, les Facultés protestantes Satya Wacana Salatiga et Duta Wacana Yogyakarta, l'Université catholique Sanata Dharma Yogyakarta, les Universités du Muhammadiyah à Malang et Surakarta et l'Université d'Etat UGM, à Yogyakarta.

Les positions musulmanes et chrétiennes se rejoignent donc de façon étonnante.

L'élite musulmane d'Indonésie se trouve devant une nouvelle étape, ce que j'aurais tenu pour impensable il y a peu d'années encore. Un bon connaisseur de l'islam, Alex Susilo Wijaya s.j., écrit à ce propos : «L'islam devient de plus en plus ouvert et intelligent. Il pourrait bien nous rattraper.» Ou même nous dépasser. De fait, l'étude de ses publications me renvoie souvent au document *Gaudium et spes* du concile Vatican II. La reconnaissance du pluralisme religieux, le retour à l'âge d'or classique (750-1200), l'*Aufklärung* de l'islam par son intérêt pour la science et l'art, et encore l'estime pour la mystique sont autant de motifs d'étonnement.

Il faut y ajouter la tendance à se libérer d'une interprétation strictement littérale du Coran, au profit d'une explication contextuelle qui tient compte de l'histoire et de la culture. On retrouve cette même tendance chez Mohammed Arkoun, à Paris, et chez Yusup Ali, au Pakistan.

Je suis surtout impressionné par l'option socio-politique en faveur des pauvres et des marginaux. De nombreux propos rappellent ceux de la théologie de la libération, censurée par le cardinal Ratzinger, et qui est en train de renaître ici. Cet islam-là ne représenterait-il pas, finalement, le meilleur partenaire contre le capitalisme qui détruit le monde ; un nouvel élan pour la religion, c'est-à-dire pour l'histoire à venir de Dieu avec l'humanité.

F. D.

(traduction : P. Emonet)

¹ Seuil, Paris 1992, 512 p.

² Franz Magnis-Suseno a reçu le 7 novembre dernier le titre de docteur honoris causa de la Faculté de théologie de Lucerne, en reconnaissance de ses travaux de recherche sur la culture javanaise et pour avoir contribué à établir des ponts avec l'islam.